

# *prélude*

## Les Insaisissables

Ce livre raconte une légende, celle de deux musiciens surnommés parfois, avec admiration, les « French robots » dans les pays anglo-saxons. On aurait pu aussi bien les appeler « les Insaisissables ». Leur saga est déclinée sous la forme d'un abécédaire musical et sentimental, une sorte de bréviaire. Les noms d'autres musiciens apparaissent dans le sommaire, car la carrière des Daft Punk est irriguée de collaborations, de contributions, d'inspirations, comme autant d'affluents qui nourrissent un fleuve pour que sa vocation impétueuse s'accomplisse : les épousailles avec la mer.

Cet essai est d'abord le fruit d'une passion partagée. La musique accompagne et enchante les existences des trois auteurs. Pourquoi avoir choisi les Daft Punk pour incarner et exprimer un tel engouement ? Le duo iconique, grâce à sa créativité en phase avec l'époque, a métamorphosé la musique électronique. Il a créé un concept : une « Dream

Factory», une usine à rêver, dans les pas d'Andy Warhol. Un cosmos qui est propre aux deux artistes casqués : poétique et allégorique. Technologique et magique. Envoûtant.

La partition des Daft Punk évoque une «vallée de l'étrange» habitée par des androïdes vêtus de smokings griffés Yves Saint Laurent, taillés par le styliste star Hedi Slimane, qui les font ressembler à des hommes. Ce territoire des confins post-apocalyptique est un immense désert de pierres arrachées aux météorites, et d'étendues de sable balayées par des vents intergalactiques. Une piste de poussières d'étoiles semblant ne conduire nulle part traverse ces paysages. On y aperçoit une Ferrari 412 noire surréaliste qui trace vainement son chemin...

Ce monde à part, ce Daftworld, suscite des émotions ambivalentes, «entre euphorie et mélancolie», à l'instar de celles que provoque le comique – et le tragique – du personnage de Charlot, dans ses habits trop grands, selon le regard qu'en a Thomas Bangalter, cinéphile passionné, vouant, comme Guy-Manuel de Homem-Christo, un culte à Charlie Chaplin.

À la question existentielle qui ne cesse d'interpeller les humains – comment vivre? – les Daft Punk pourraient bien n'avoir à offrir qu'une seule réponse, mais elle est de taille : la musique. Encore et toujours la musique. Et la danse dionysiaque qui l'accompagne : l'ensorcellement et l'ivresse, la

sortie de soi, l'extase, le martèlement des pas du primitif sur le sol, le tournoiement du chaman... On retrouve tout cela dans la transe hypnotique et désarticulée du « raveur », du rêveur sous emprise musicale.

Le binôme Daft Punk est aussi une formidable machine à fabriquer des tubes groovy – comme « One More Time », « Get Lucky » ou « I Feel It Coming ». Nous sommes fans et ne boudons jamais le plaisir de les écouter et de mimer le der-riche tourneur sur ces musiques rythmées qui souvent sont une invite explicite : « Lose Yourself to Dance » : « Perds-toi dans la danse ! » Depuis vingt-sept ans, les deux musiciens-DJ font tourner leurs fans sur les sept continents. « Everybody Moving On The Floor ».

Tout le génie des Daft Punk réside peut-être dans cette étonnante dualité : produire une musique qui suscite à la fois interrogations philosophiques et envie de tourner jusqu'à l'ivresse sur la piste de danse ou d'en frapper compulsivement le sol, selon le rythme de la mélodie. Nombre d'opus des Daft Punk ont pour fonction essentielle d'accompagner jusqu'au bout de la nuit les raveurs, dans un ballet hypnotique et hors du temps.

Au fond, les choses sont peut-être plus simples à formuler : à l'origine de la techno, il y a le disc-jockey, un « DJ campé derrière ses platines », avec pour unique objectif de faire danser le public. Il est venu pour ça. Les commanditaires lui verseront

son cachet parce qu'il aura « embarqué » la salle qu'on lui a confiée, comme expert en divertissement musical.

Cet ouvrage est le récit d'une épopée qui a ses deux héros : Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo. Ils ont révolutionné l'industrie de la musique et conquis l'Amérique, puis toute la planète. Et peut-être – en pionniers – quelque contrée lointaine de la galaxie que nous explorerons un jour. Leur carrière est jalonnée d'albums musicaux, de séquences vidéo, de films, de concerts, de buzz, de publicité, de campagnes mondiales de marketing.

Pourtant subsiste un mystère, préservé par la magie de l'art ; et peut-être aussi grâce à cet étonnant balancement entre la densité de la présence, sous les feux de la rampe, à l'occasion d'un nouvel album ou d'un concert impromptu, et la longue absence/disparition qui crée le manque... et le désir.

Jazz, funk, rock, R&B, pop, disco, dance, hip-hop, house, techno... L'œuvre musicale des Daft Punk transcende tous les genres, en particulier ceux des « golden » sixties et seventies. Mais les décennies qui suivent ne sont pas oubliées. Leur brillant éclectisme fait le grand écart, absorbe, fusionne, transmute... Ils ont le talent – ou le savoir-faire ésotérique? – de l'alchimiste.

C'est aussi ce qui leur permet de traverser le temps et leur assure un public transgénérationnel.

Il y a quelque chose en eux d'Elvis Presley, des Beach Boys, du Velvet Underground, des Doors, de Jimi Hendrix, de ZZ Top, de David Bowie, de Led Zeppelin, des Eagles, de Pink Floyd, de Chic, de Michael Jackson ; mais aussi de Kraftwerk ; ou encore de Gainsbourg, l'« homme à tête de chou », de Cerrone, de Jean-Michel Jarre... et de quelques autres. Et pourtant, leur son est singulier, reconnaissable entre tous.

La musique des Daft Punk surfe en dehors du *mainstream*, refusant toute concession à la mode, aux standards du show-business et de l'industrie du disque, sans pour autant jamais s'enfermer dans l'underground (sauf peut-être une fois – mais cela ne fait pas coutume – lorsqu'ils ont décidé de ne distribuer en France leur film *Electroma* que dans un seul cinéma, parisien en l'occurrence).

Les deux Français se sont approprié pleinement leur aventure musicale. Ils imposent leurs choix, leur vision, leur rythme. Ils avancent en dynamisant les barrières chaque fois qu'elles se présentent sur leur chemin et qu'elles pourraient les arrêter ou les détourner de la voie qu'ils ont tracée. Ils débarquent un beau matin là où on ne les attendait pas. Ils déboussolent la critique. À peine a-t-elle compris leur démarche, à peine se sont-ils installés au top des playlists des radios, qu'ils sont déjà ailleurs, tendus vers d'autres objectifs, appelés par d'autres enjeux...

« De la musique avant toute chose », comme le dit si bien Verlaine. Certes. Une telle formule introduirait avec justesse – à elle seule – un livre sur les deux musiciens robotisés. Mais il y a autre chose... La fameuse Dream Factory, évoquée plus haut : une démarche artistique musicale, esthétique et visuelle. On la perçoit lorsque les deux musiciens français donnent (rarement, c'est précieux) un concert. Le spectacle des démiurges est alors total : il relève du « quatrième art », mais il en appelle aussi aux talents du metteur en scène, et à ceux de l'architecte, du décorateur, du designer ; à ceux également de maîtres en hautes technologies – son, lumière, image – toujours très pointues. Ils n'ont de comparable dans la démarche que le compositeur Jean-Michel Jarre.

Et puis, ils ont un effet « madeleine de Proust », au minimum, pour la « génération X » (mais les autres qui la précèdent ou la suivent immédiatement semblent de même touchées), les enfants du post-baby boom, ceux qui sont nés entre 1966 et 1976 et ont aujourd'hui quarante à cinquante ans. Cette classe d'âge trace son chemin sous des soleils incertains ; tandis que résonnent à ses oreilles, comme des leitmotive, les mots « précarité », « bouleversement climatique », « pandémie »...

Fort heureusement, l'univers des Daft Punk est là et réactive le chevalier de l'espace : Albator, le capitaine pirate du vaisseau *Atlantis*, inventé par le génial « maître manga » japonais Leiji Matsumoto.

Pour le public français, le héros intergalactique arrive tout droit de l'émission télévisée reine des mercredis après-midi des années 1980 : *Récréé A2*. Albator rappelle que la force doit rester à la justice, au droit, à l'honneur, à l'amitié et à l'amour. Il redonne espoir, veut « la paix dans l'univers, pour les enfants de la Terre ». Il est prêt à faire le sacrifice de sa vie pour cette noble cause. Albator devient la douce réminiscence du jardin d'Éden de l'enfance. Écouter « One More Time » ou regarder le space opera *Interstella 5555*, c'est d'un coup, grâce aux Daft Punk, partir à la recherche d'un temps perdu...

Pour autant, les Daft Punk ne sont pas dans la nostalgie. Bien au contraire. Ils ont lancé des ponts entre les médias, aboli les frontières traditionnelles : là est leur grande modernité. Avec leur œuvre musicale et ses déclinaisons artistiques, ils ont fait un grand pas vers la convergence chère à l'essayiste américain Henry Jenkins, en tablant, à l'occasion de la parution de chacun de leurs albums, sur la porosité des supports. Portés dans leur démarche de création par une vision, les Daft Punk furent et demeurent des *world makers*, inventeurs d'un univers global, à l'instar de Tolkien et *Le Seigneur des anneaux*, de Georges Lukas et *Star Wars*, de JK Rowling et *Harry Potter*, de Lieber, Abrams et Lindelof et la série télévisée *Lost: Les Disparus*. On pourrait en citer d'autres, à commencer par le grand ancêtre Walt Disney...

Autour du *Daft world*, Bangalter et Homen-Christo déclinent leur stratégie multimédia (supports musicaux, vidéographiques, cinématographiques) incluant un large volet merchandising qui fidélise la vaste tribu mondialisée des fans.

*World makers...*

Là réside peut-être une partie de l'explication du succès des Daft Punk.

Le reste relève du mystère.







## *Anonymat*

La notoriété planétaire constitue un immense paradoxe pour les deux musiciens casqués, des « punks débiles » (c'est ce que signifie littéralement *daft punks* en anglais) qui n'ont jamais ambitionné que de vivre... incognito ! Depuis le début de leur carrière, Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo ont eu à cœur de protéger leur vie privée. Quand ils séjournent à Paris, loin de leurs bureaux de production californiens, installés à Los Angeles, les Daft Punk se déplacent comme n'importe quel quidam. Thomas souvent sur un Vélib', barbu comme

une majorité d'hommes de sa génération, celle des quadragénaires, Guy-Manuel à pied ou dans les transports en commun, longs cheveux blonds sur le visage. Tous les deux arborent une tenue à la fois banale et décontractée : casque audio sur les oreilles, jean, tee-shirt, blouson, chaussures de sport. Pour la foule, au sein de laquelle nombre de leurs fans fredonnent – ou écoutent – « I Feel It Coming » ou « Get Lucky », ils sont transparents, tel Peter Brady, « The Invisible Man » de la série télévisée britannique culte des années 1960, obligé de s'entourer la tête de bandelettes pour enfin apparaître. Ils n'existent pas – en tout cas pour la cohorte incessante des autres citadins anonymes traçant leur chemin, il est vrai, enfermés dans leur bulle, peu soucieux d'altérité.

Pour rester libres, les Daft Punk pratiquent les identités multiples. Ils ont un désir d'invisibilité, et l'obsession du masque. Ils en portaient souvent (de chien, de cochon, de grenouille...) avant d'être casqués. Ils y cherchaient une magie, une protection, la fascinante fonction primitive du trompe-l'œil, proche du mimétisme animal ou végétal, fait de leurres, de simulacres, de camouflages.

Cacher, c'est donner à entrevoir. Les masques/casques des Daft Punk les dissimulent autant qu'ils les caractérisent. Ils se taisent – ces accessoires de théâtre – pour exprimer l'essentiel, le vrai.

Par un effet que les deux musiciens français n'ont pas recherché, les casques métalliques protecteurs,

aux emblématiques couleurs argent et or, participent aussi... de leur notoriété.

Les super-héros d'aujourd'hui – dont les deux musiciens sont fans – n'avancent-ils pas masqués (ou grimés, ce qui revient au même), du moins les plus emblématiques: Batman et Spiderman, tous deux sauveurs de l'humanité; ou, sur le *dark side of the moon*, la face sombre de la Lune, le Joker, criminel psychopathe aux cheveux verts et aux lèvres rouge sang, à l'humour grimaçant et dévastateur; ou encore Dark Vador, alias Anakin Skywalker, personnage clé de *Star Wars*, cyborg à la voix métallique, au masque et aux habits noirs, au service du maléfique empereur Palpatine. Les Daft Punk sont à ranger dans le camp des super-héros positifs. Ils rejoignent les mythiques combattants du Bien contre le Mal. Leur arme est non violente: la musique. Dans leur quête de l'anonymat, les deux musiciens côtoient nombre de célèbres inconnus, comme Banksy, le peintre pochoiriste et sculpteur de street art britannique, l'«ennemi public numéro un», réalisateur du film *Faites le mur*. Qui est donc ce génial *artist*, adepte de l'art éphémère, disciple d'Andy Warhol – libertaire et antimilitariste – se déplaçant sur la planète au gré de ses créations et des événements qui le conduisent de New York à Tel-Aviv, de Bristol à Paris? Il s'agit vraisemblablement de Robert Del Naja, aussi appelé 3D, l'auteur-compositeur-interprète et membre fondateur (en 1988) du groupe musical Massive Attack, de

Bristol. Mais aucun « coming-out » n'a eu lieu. Seul un coin du voile est levé... En 2000, Banksy a laissé un graffiti dans le zoo de Londres, dans l'enclos des manchots, sur lequel on pouvait lire : « *We are bored of fish* », « Il y en a marre du poisson ! »

Tandis que le narcissisme et l'exhibitionnisme sont des valeurs dominantes (la mode et l'usage compulsif des selfies en témoignent), nombre d'artistes, à l'instar des Daft Punk, envoient au combat, à l'affrontement direct, leurs avatars. De leur côté, ils entrent en résistance pour préserver l'essentiel : leur identité. Leur intégrité de personne. Et leur liberté.

Dans cette lutte, The Residents, collectif d'artistes originaires de Californie qui sacralisent l'anonymat, est vraiment pionnier. Ils sont un modèle pour les Daft Punk. À la fin des années 1960, ces « patamusiciens », adeptes du canular et du loufoque hérités de la 'Pataphysique d'Alfred Jarry, et producteurs d'une musique étrange, quasi surréaliste (dans laquelle on trouve même des chants eskimos), expédient depuis leur fief de San Francisco une maquette musicale à la Warner, en ayant pris soin de préciser leur adresse, mais en se gardant de communiquer leurs noms. La compagnie musicale n'a pas d'autre choix que de leur répondre en mentionnant sur l'enveloppe, en lieu et place du patronyme, « The Residents ». Aujourd'hui encore, on ne connaît pas grand-chose d'eux... Ils

ne diffusent – *via* la Cryptic Corporation, qui les représente – que des images entretenant le mystère : ils s’y mettent en scène portant des masques en forme de globes oculaires de taille XXL. On ne sait ni leurs noms, ni leurs visages.

C’est également sur le principe de l’anonymat cher aux Daft Punk que Jeff Mills, surnommé « The Wizard », et Mike Banks, dit « Mad Mike », deux musiciens de Détroit, aux États-Unis, parmi les inventeurs de la techno, fondent le 2 novembre 1989 Underground Resistance, à la fois un label de production musicale et un collectif, un mouvement contestataire politique et culturel. En lutte contre les *major companies*, UR fonctionne dès le départ sur le principe de l’autarcie de production qui sera mis en œuvre plus tard par les Daft Punk : en disposant de ses propres studios et en maîtrisant ses circuits de distribution et de vente. Ses artistes – auteurs, compositeurs et interprètes – empruntent des pseudonymes et n’apparaissent en public que très rarement. Ils masquent alors leur identité sous des foulards ou des cagoules.

Plus récemment – mais l’aventure dure depuis déjà plus de vingt ans –, deux Britanniques ont choisi de pousser un cran plus loin la stratégie de l’avatar, en créant (en 1998) Gorillaz, un groupe de quatre musiciens virtuels « évoluant » dans un univers graphique inspiré des mangas : 2D, le chanteur,

romantique et rêveur, Murdoc à la basse, Russel aux percussions et à la batterie, et Noodle à la guitare et au clavier. Les créateurs, pygmaliens de l'ombre – un duo – se partagent les rôles : Damon Albarn, le musicien tendance « fusion music postmoderniste », est un ancien du groupe de britpop Blur. Il mêle les influences et les inspirations rap, rock, reggae, afro-beat, avec un brin de pop, et des effluves de soul et de hip-hop. Jamie Hewlett, de son côté, illustrateur et graphiste, a en charge la création visuelle. Au fil des albums et des vidéoclips, le public suit les aventures de la formation, dans une ambiance à la fois drôle et trash qui semble inspirée des Simpson. Gorillaz est un groupe engagé qui fait passer des messages alternatifs, écologistes et contre l'ultralibéralisme. Le succès de la « formation musicale » est planétaire et époustouffant : plus de 25 millions d'albums vendus à ce jour.

En France, nous pourrions aussi mentionner l'apparition dans le paysage musical d'un émule des Daft Punk, travesti, lui, en squelette : Vladimir Cauchemar, mystérieux joueur de flûte aux accents hip-hop, rap et house mêlés. Sous contrat chez Ed Banger, le label créé et dirigé par Pedro Winter, ancien manager des Daft Punk, il affirme vouloir « ramener du club, de la dance dans le rap français ». Il multiplie les collaborations, comme celle avec la chanteuse Clara Luciani, une reprise en forme d'hommage de la chanson « Delphine », qui faisait

partie de la bande originale (signée Michel Legrand) du film de Jacques Demy *Les Demoiselles de Rochefort*. Il utilise comme accompagnement l'aulos, un instrument remontant à l'Antiquité dont les sonorités et les performances musicales sont proches du hautbois. Pour entretenir sa légende, Vladimir Cauchemar affirme avoir été condamné à la damnation perpétuelle, deux mille cinq cents ans avant J.-C., à la suite d'un combat avec le dieu Apollon...

Le masque n'est ni l'apanage des Daft Punk ni celui des seuls musiciens du monde occidental : Pussy Riot (signifiant « émeute de la chatte » en anglais) est une formation musicale de punk rock féministe russe née en 2011. Le collectif comprend une dizaine de chanteuses qui se produisent en concert systématiquement revêtues d'une cagoule. Le 17 août 2012, trois jeunes femmes de ce groupe ont écopé de peines de deux ans d'emprisonnement en camp de travail, à la suite d'une exhibition jugée profanatrice dans la cathédrale orthodoxe du Christ-Sauveur, à Moscou. Elles avaient exécuté, en s'accompagnant à la guitare, un « *Te Deum punk* » intitulé *Marie, mère de Dieu, chasse Poutine!* Dès le 18 août 2012, le quotidien français *Le Monde* dénonçait ce verdict : « Au XXI<sup>e</sup> siècle, la Russie de Poutine renoue avec l'Inquisition. » Compte tenu de la pression internationale – en particulier celle des citoyens européens et américains – et des réactions politiques, diplomatiques et médiatiques, elles ont

toutes trois été libérées par anticipation, les deux dernières en décembre 2013. Elles ont obtenu, durant leur incarcération, le soutien de nombreux artistes, dont Paul McCartney, Yoko Ono, Sting, Madonna, Peter Gabriel...

D'autres célèbres musiciens adeptes du camouflage seront évoqués dans cet ouvrage : David Bowie, George Clinton, Michael Jackson, Kiss, Kraftwerk... Les Daft Punk font partie de cette mouvance. Ils en sont même devenus l'épicentre. Une contre-culture du travestissement.

Échapper à la célébrité, telle était pour le duo musical français la première motivation dans cet art consommé de la réinvention de soi. Tenter de disparaître au monde pour protéger – et à l'extrême, sauver – son moi. Mais leur anonymat androïde, leur recherche d'invisibilité correspond aussi à la volonté de mettre en avant l'art et non le messager ; la musique et non le musicien, encore moins la personne qui habite ce musicien. Il est amusant de relever ici l'ambivalence du mot « personne » : il signifie étymologiquement « masque de théâtre » et désigne tout à la fois un individu (une personne) et son absence (il n'y a personne).

À la question du Cyclope qui le retient prisonnier, Ulysse, pour sauver sa peau, aura la bonne réponse : « Mon nom est personne. » Affirmer qu'on est un « punk débile », c'est pareil, la finalité est la même : dans l'univers impitoyable du show-business,



échapper – en tout cas, s'en donner les chances – à la starification mortifère qui tua Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain... et «bunkérisa» Michael Jackson *ad vitam aeternam* dans le jardin de son enfance. Le masque/casque adopté par les Daft Punk renforce l'énigme de leur «persona»: quelle est leur véritable identité? De quelle substantifique moelle sont-ils faits? Hommes hybrides? Musiciens mutants? Humains ou robots? Le Cyclope pourrait interpeller chacun des membres du duo musical et le passer à la question: «Comment t'appelles-tu? Qui es-tu?»

Les Daft Punk ont fait mieux encore que de porter des masques: ils se sont inventés des avatars cybernétiques casqués, quelque chose entre double, alter ego et cyborg. À leur façon, ils ont réalisé le rêve de Pygmalion: donner vie à des créatures imaginaires. Elles leur ressemblent, les représentent, mais ne sont pas eux. Les deux musiciens ont préservé – à travers une forme d'anonymat – la part d'ombre vitale propre à tout individu, en envoyant leurs doubles robotiques à l'assaut de la gloire qu'eux-mêmes fuient, car elle n'est que «le deuil éclatant du bonheur». En mai 2013, un journaliste de *The Observer* (cité par *Courrier international* le 29 janvier 2014) écrivait avec beaucoup de pertinence: «C'est une curieuse expérience que de rencontrer les musiciens sans visage les plus célèbres de la planète [...]. Alors oui, les Daft Punk sont

extraordinairement célèbres. En revanche, les deux Français assis côte à côte sur un canapé, dans la luxueuse suite d'un hôtel parisien, Thomas Bangalter, trente-huit ans, et Guy-Manuel de Homem-Christo, trente-neuf ans, sont loin de l'être. Leur dernière séance de prises de vue à visage découvert remonte à 1995 et voilà près de dix ans qu'ils se dissimulent derrière les casques de leurs alter ego robotiques. Mais comme des casques feraient un peu tarte en interview, les voici donc, à contrecœur, en chair et en os. Avec son front dégarni, sa veste grise et son visage mince et pensif, Thomas fait penser à un professeur, débitant des tirades érudites d'une voix qui n'est pas sans rappeler celle de Vincent Cassel. Avachi derrière lui, dans un jean noir et un T-shirt à l'effigie du groupe de rock progressif italien Goblin, Guy-Man fait au bas mot dix ans de moins. Avec ses cheveux longs et son air taciturne, on croirait avoir affaire à un élève difficile. Évidemment, les Daft Punk vous diraient que l'impression qu'ils peuvent donner à visage découvert n'a pas la moindre importance.»

Bien vu. Mondialement célèbres, mais anonymes dans leur quartier; géniaux quand ils créent, mais ordinaires au quotidien. Tels sont les Daft Punk.